



Froidevaux se dirige vers la porte. — Page 165, col. 3.

Lorenza se rapprocha de la princesse sous l'empire d'une mystérieuse exaltation.

— Ce qu'il est, madame ? dit-elle. C'est, j'en suis certaine, un de ces démons qui font la guerre aux hommes, et que Satan, leur prince, a doués d'une puissance surhumaine.

— Que me dites-vous là ? fit la princesse en regardant cette femme pour bien s'assurer qu'elle n'était pas folle.

— Et moi, moi ! oh ! malheureuse que je suis ! s'écria Lorenza en tordant ses beaux bras, qui semblaient moulés sur ceux d'une statue antique, moi, je me suis trouvée sur le chemin de cet homme ! et moi, moi, je suis...

— Achevez.

Lorenza se rapprocha encore de la princesse ; puis, tout bas, et comme épouvantée elle-même de ce qu'elle allait dire :

— Moi, je suis possédée ! murmura-t-elle.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

Sans remarquer, ou du moins sans relever l'ironie contenue dans ces paroles, M. de Boisjoly continua son attaque.

— J'ai entendu dire, monsieur, que vous aviez beaucoup d'esprit, et je vois qu'on ne m'a pas trompé. Vous allez droit au fait ; du reste, c'est aussi mon habitude, car, ainsi que je viens de vous le dire, je suis un homme sans détour. Voici donc de quoi il s'agit : en ce moment, il y a trois places vacantes dans le ressort ; une place de juge à Langres, une de substitut à Charolles, et enfin une troisième de juge d'instruction à Semur. Si nous nous entendons, comme je l'espère, je me charge-

rais volontiers de vos intérêts. Pourquoi n'obtiendriez-vous pas celle de ces trois positions qui vous conviendrait le mieux ? Par exemple, que diriez-vous de la place de substitut à Charolles ? C'est à deux pas d'ici, et votre talent pour la plaidoirie semble marquer naturellement votre place dans la carrière du ministère public.

— Voici donc ce que vous m'offrez, dit Froidevaux en s'inclinant, sans que son visage trahît l'émotion qu'il éprouvait peut-être ; maintenant voudriez-vous avoir la bonté de me dire ce que vous me demandez en retour ; car, sans doute, ceci n'est pas un présent, mais bien un échange ?

— Je vous demande la chose la plus simple et la plus loyale.

— Mais enfin, cette chose...

— La voici, et selon toute apparence vous l'avez devinée. M. Boisselat, dont vous vous êtes déclaré le champion, n'a aucune chance de réussir ; à cet égard, il est impossible que vous vous fassiez la moindre illusion. Le seul résultat de sa candidature sera d'empêcher M. Grandperrin ou M. de Châteaugiron, les deux seuls compétiteurs sérieux, de passer au premier tour ; il y aura donc un scrutin de ballottage, cela est inévitable. Vous voyez comme ceci vous met à l'aise. Tenez vos engagements envers M. Boisselat, votez pour lui au premier scrutin ; mais au second, abandonnez un candidat impossible et reportez vos voix sur M. Grandperrin ; voilà tout ce qu'on demande.

— Vous ne me demandez que cela ! dit le jeune avocat avec un sourire sardonique ; en vérité, c'est être bien modéré.

— La route que je veux chercher à vous ouvrir, reprit sans se déconcerter monsieur de Boisjoly, n'est-elle pas, d'ailleurs, celle que doivent vous indiquer déjà vos propres sympathies ? Ne pouvant faire triompher votre candidat, ne serez-vous pas forcé de vous rejeter sur celui des deux autres dont les opinions vous paraîtront se rapprocher davantage des vôtres ? Cela posé, comment pourriez-vous hésiter entre le marquis de Châteaugiron, le représentant des idées, des privilèges, des inus-

tices d'autrefois, et M. Grandperrin, bourgeois comme vous, homme du nouveau régime comme vous, le fils de ses œuvres, en un mot, comme vous serez vous-même un jour le fils des vôtres ?

Georges Froidevaux se leva.

— Monsieur, dit-il en arrêtant sur le tentateur un regard ferme et imposant, si vous vous étiez contenté de demander ma voix pour votre candidat, je n'aurais vu dans ce fait qu'une démarche maladroite et déplacée ; mais vous m'offrez un prix pour mon suffrage ! Ceci, c'est plus qu'une maladresse et plus qu'une inconvenance ; ceci, monsieur, c'est une insulte.

— Croyez, monsieur, que je n'ai eu en aucune manière l'intention de vous offenser, s'empressa de dire monsieur de Boisjoly en se levant à son tour d'un air un peu décontenancé.

— C'est possible, reprit Froidevaux dédaigneusement ; peut-être même avez-vous cru me rendre un service à votre manière.

— C'est assurément mon désir, et si vous me permettez de m'expliquer...

— Assez, monsieur. Vous m'avez vu pauvre et en conséquence vous m'avez cru vénal ; vous vous êtes trompé : je pourrais peut-être me donner, mais je ne me vends pas.

Froidevaux se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

A cette pantomime dont le sens n'avait rien d'équivoque, M. de Boisjoly, dont les lèvres minces et blafardes étaient contractées par un sourire plein de fiel, s'inclina légèrement devant le jeune avocat, et sortit de la chambre sans répliquer un seul mot.

— Mais je suis donc placé dans l'opinion des autres plus pas encore que dans la mienne ? se dit alors Froidevaux en fermant la porte avec colère. Jusqu'à présent du moins on avait respecté ma pauvreté. Je ne sais ce qui m'a retenu que je ne jetasse ce monsieur par la fenêtre ; il est bien heureux de s'être trouvé si frère et si chétif, car si j'avais eu en face de moi un individu capable de se défendre, je m'en serais bien certainement passé la fantaisie. Il n'y a qu'un coup de tête de cette